



Clémence

Adieu, Meuse endormeuse...

Par Anne-Marie LIÉDOT



D'emblée, elle l'avait appelée Clémence. C'est ce prénom, tombé en désuétude, qui lui était venu à l'esprit dès qu'elle l'avait approchée, ne voyant qu'elle en ce soir pluvieux de fin d'hiver, au cœur de la vaste salle illuminée par sa silencieuse présence.

Clémence. Peut-être pour cette promesse de paix que ce prénom suggère, ou encore, évoqués par la douceur de sa finale, pour de beaux mots comme présence, indulgence ou patience.

*Mystérieuse évidence des noms.
Donc Clémence.*

La visiteuse-narratrice s'était approchée pour aller à sa rencontre, tenter de saisir quelque chose d'elle, si tant est qu'on parvienne à saisir quelque fragment de la profondeur des êtres, surtout lorsqu'ils sont fixés, muets et immuables, sur la surface provisoire d'une cimaise.

Il y avait ce visage, décliné en deux versions : face et profil. Clémence est brune, brune pour l'éternité.

C'est une belle brune, Clémence, une belle brune lorraine. Meusienne sans aucun doute, une jeune femme de Damvillers, selon toute vraisemblance, puisque Jules Bastien Lepage y a vécu presque toute sa courte vie, de 1848 à 1884.

C'est à peine si elle sort de l'adolescence. A-t-elle seulement 20 ans ?

Regarde, narratrice : quelques mèches folles s'échappent du chignon tressé qui couronne sa tête, dégageant un large ovale aux traits - c'est bien le moins pour un peintre - très finement dessinés.

Ses grands yeux noirs regardent bien en face. La pointe de son nez, légèrement relevée, accentue son air de confiance enfantine. L'arc de sa bouche trahit ici la fatigue, là s'entrouvre en promesse de sourire.

Tu vas parler, c'est sûr. La narratrice est là, en attente, à l'écoute, tout près, le plus près possible, à portée d'oreille, à portée de femme, à portée de cœur.

Tu vas lui parler. Tu as tant de choses à lui dire dans ta langue de muette éloquence, en ta langue de peinture. Elle a tant de choses à apprendre de toi.

Cela s'était fait tout seul. Toutes frontières abolies, elles étaient désormais à tu et à toi.

Cet air de santé, ces vives couleurs qui animent ton teint. Tes oreilles traitées comme des coquillages.

Tu es une paysanne de la fin du 19^e siècle, saisie sur le vif au grand large de la campagne lorraine, en plein champ.

Damvillers années 1880 : village des côtes de la Meuse, au Nord de Verdun, des forêts, des collines, de vastes champs. La guerre, dans ces terres de passage, n'est jamais bien loin. Celle de 70 est finie. Sedan a capitulé. Tragique découpage de la Lorraine : Damvillers reste française.

Et ce sont 34 années de paix, jusqu'à ce que l'autre, la grande, déploie son foudroyant tonnerre.

Il ne reste plus qu'à vivre et à cultiver son champ.

Ainsi font Clémence et son compagnon Bastien ?

II

Saisie par l'harmonie, la visiteuse-narratrice contemple, dans la salle presque vide, jusqu'à s'emplir de la vivante présence de Clémence.

« Les foins » : c'est la méridienne.

Assise à terre en plein champ près de son compagnon écrasé de sommeil, bras abandonnés sur jam-

bes ballantes, buste incliné des fatigues de la fenaison, tu reprends souffle, abîmée en un songe, si jeune, encore presque enfant.

Tu ne poses pas. Tu es là, éclatante, d'évidence.

Sur la cimaise opposée, tu te penches vers la terre, dos à l'équerre et bras en corbeille autour du panier d'osier rempli de pommes de terre que tu verses, avec une grâce de danseuse, dans le grand sac de chanvre clair étalé à ses pieds.

A moins que tu ne sois une de ces danseuses de Degas, déguisée en ramasseuse de pommes de terre ou en faneuse, la vaste plaine meusienne en lieu et place du Foyer de l'Opéra.

La preuve : la jeune fille qui t'aide à ramasser, sa gestuelle de ballerine en écho à la tienne, et ces quelques minuscules personnages dans les lointains qui se déploient en une ronde qui rythme l'horizon.

« Saison d'octobre, récolte des pommes de terre, 1879 », ou deux danseuses aux travaux des champs.

III

Chère Clémence, tu peux voir qu'elle s'emplit de ta grâce mais la narratrice est femme et tu ne seras pas étonnée si elle porte une particulière attention aux vêtements que tu portes.

Et puis nous sommes en pays de peinture où la couleur est reine.

Bien sûr qu'ils sont d'époque, comme le prénom dont elle t'a baptisée.

Si près de nous, à peine plus d'un siècle. Si démesurément loin.

Irrattrapable, sinon par la mémoire. Ou par cette peinture-là.

Ici, en caraco de lin blanc noué loin du cou - il fait si chaud à faire les foins - court gilet vert bronze lacé sous la poitrine, immense tablier de chanvre blanc doré par la lumière de juin, bas de coton tirés sur jambes fines, chaussures rustiques qui vont aux champs.

Là, petite veste de laine noire tricotée à manches courtes - le temps est frais en octobre lorrain - laissant dépasser les longues manches de la chemise blanche et surtout longue, longue jupe bleue aux mille plis mouvants recouverte du grand tablier de toile blanche.

IV

Comment le peintre, comment Bastien n'aurait-il pas été amoureux de Clémence ? Tu le sais, Clémence. Tu ne m'en diras rien, naturellement.

Alors regarde, narratrice.

Toutes les harmonies s'ordonnent à partir de toi, au premier plan. En jaune d'or pour la célébration des foins.

Celui de ton tablier aux reflets d'or, de ton visage et de tes bras d'ambre, repris en écho par les vêtements noisette de ton compagnon faneur adonné au sommeil, par le chapeau de paille blonde posé sur son visage, jusqu'à l'horizon bordé de champs dorés.

Et c'est la modeste fleur de pissenlit près de ton tablier, éclatante sur fond d'herbe vert mousse, qui signale ces noces de la terre et du ciel de Lorraine.

Et qu'ont-ils donc de particulier, ô narratrice, la terre et le ciel de Lorraine ?

Ecoute, ami lecteur, nous sommes loin, bien loin de la lumière aveuglante, intenable du Midi, loin des Gauguin et des Van Gogh affolés de soleil en terre arlésienne.

Ici, nous restons dans la douceur d'une méridienne légèrement voilée, respirable. Les collines ont gardé leur verdure, de même que les arbres. Le foin sèche sur un fond d'herbe verte qui diapre la prairie.

Tout est bleuités fraîches pour la « récolte des pommes de terre ». Le doux bleu de ta jupe s'ouvre en large corolle au beau milieu du champ, répété en écho par celle de ta suivante penchée vers la terre et par sa camisole rayée. Il s'irise en reflets nacrés sur ton immense tablier et le grand sac à terre. Il n'est pas jusqu'aux tubercules qui ne se parent de reflets bleus ainsi que les lointaines collines qui cernent l'horizon. Et pour finir le ciel cendré de pluie comme prémices à l'hiver qui ne saurait tarder.

Observe, narratrice, des petites vagues de lumière bleues courent sur la terre comme un premier frisson.

Mais, chère Clémence, considère, s'il-te-plaît, jusqu'où va la dévotion de Bastien ; les délicates fleurs bleues aux longues tiges frêles qui poussent dans le champ deviennent fines broderies à ton tablier, galons et armoiries à ta jupe corolle.

N'est-ce pas là signature d'un peintre amoureux de son modèle ? Qu'en penses-tu, Clémence ? Pudique, tu détournes les yeux.

V

Damvillers 1880 : le village, les collines, les champs, la forêt, Clémence et Bastien, et tous les autres, certes.

Mais c'est ta vie, Clémence, ta vie singulière que je voudrais connaître. Je te regarde, donc je t'écoute, puisque ta parole est peinture.

Tu mènes une vie de paysanne : on te voit en faneuse, en ramasseuse de pommes de terre.

Ainsi, tu aides ton compagnon à la fenaison. Tu lui as apporté son repas : le couvercle du chaudron posé à terre étincelle au soleil de midi.

Vous avez déjeuné aux champs. Il dort sur l'herbe pour réparer ses forces et toi, éveillée de peu, offerte à la douce lumière d'été, tu l'attends.

Une veilleuse auprès de son gisant aux champs.

Lorsque tu récoltes les pommes de terre, on ne voit que toi et ta compagne. Ton compagnon vous a ouvert la terre afin qu'elles y affleurent.

Il ne vous reste, avec quelle habileté gracieuse, qu'à les mettre en sac.

C'est une récolte abondante. La terre lorraine n'est pas un pays de Cocagne. Point de luxuriance. Rien n'y pousse tout seul (à part peut-être, la mythique mirabelle ?) mais elle répond à qui la travaille.

Tu as cette grâce, on le sait.

Et qu'est-ce que la grâce, sinon triomphe de l'habileté, parfaite maîtrise du geste ? Donc habile, laborieuse. En pleine possession de ton acte. Entièrement à ce que tu fais. En parfait accord avec la terre. Un consentement paisible qui se teinte d'allégresse.

Tel est, selon la narratrice, le sens de cette grâce.

Enracinée, tu respires au rythme de cette terre. Ton rythme est celui des saisons. Tes couleurs également, sur la palette de Bastien Lepage.

Tu incarnes un climat et ses œuvres : un pays.

Mais il y a ta maison. Tu ne dors tout de même pas aux champs, n'est-ce pas, Clémence ?

Indulgente dénégation dans les yeux grands ouverts de Clémence.

Complément d'enquête : coup d'œil sur une autre toile : « L'amour au village ».

Un couple se fait face. Si ce n'est toi, c'est ta

petite sueur: même chevelure si brune, mais les tresses tombent sur les épaules. L'amoureux fait sa cour une fleur à la main, en bordure de jardin. On y voit aussi un fragment de village avec ses maisons basses et accolées pour faire face au froid. On devine l'église (« Eglise Saint Maurice, roman-gothique 12e-16e siècle qui jouxte les anciens remparts » : Meuse secrète), et les jardins bien cultivés.

Ta maison ? Sans doute une de ces maisons simples et vouée, elle aussi, aux travaux des champs : une ferme avec quelques animaux.

- Des géraniums aux fenêtres, Clémence ?

- Bien sûr, rouges, répond Clémence en toute simplicité.

Comment, narratrice, s'émeut le lecteur d'aujourd'hui, pas de télévision ? Pas de cinéma ? Pas de grandes surfaces, pas de voitures pour aller à la ville (Verdun) ? Ni réfrigérateur, ni machines à laver et, pis que tout, pas de téléphone portable ? Et ne jamais pouvoir décoller du village ? Etait-ce Dieu possible ?

C'était, murmure Clémence en souriant, c'était : la preuve.

Car il y avait la lessive au lavoir. Celui de Damvillers a-t-il été conservé au titre du patrimoine ? La narratrice se dit qu'elle ira voir sur place ; elle aimerait tant mettre ses pas dans les sabots de Clémence.

Il y avait bien sûr ménage et cuisine, travaux au jardin attendant -un pur délassement- il y avait conserves et confitures en prévision de l'hiver. La narratrice évoque, en son esprit gourmand, la célèbre confiture de groseilles épépinées de Bar le Duc.

Il y avait..., il y avait encore..., les soins aux animaux, les salaisons du porc pour l'année à venir, le bois à rentrer peut-être...

Sans parler des travaux d'aiguilles : on brode beaucoup en Lorraine, n'est-ce pas, Clémence ? Dentelles de Mirecourt, de Lunéville... Festons en tout genre, fines broderies pour les dames de la ville ou pour son propre linge. Le trousseau, le linge de maison est, en ce temps, ajouré, marqué aux initiales des nouveaux mariés, brodé en un luxe aujourd'hui hors de prix.

Et le tricot, et le crochet... Et la confection des vêtements... Et le sempiternel repassage... Et le raccommodage...

La narratrice incompétente admire et espère que, du moins pour certaines des tâches de cet impressionnant catalogue, Clémence aura disposé de quelque aide. Oui, sans doute, se dit-elle, il n'y a qu'à regarder « Saison d'octobre, récolte des pommes de terre »...

Tu savais donc tout faire, très habile Clémence ?

Clémence acquiesce, sans toutefois parvenir à réprimer l'éclair de fierté qui traverse l'eau sombre de ses grands yeux.

Chère Clémence, cela n'en finissait donc jamais ?

Il y avait le repos des soirs de printemps sur le banc du jardin à l'ombre du lilas ; il y avait ce sommeil foudroyé dans l'odeur du foin coupé des méridiennes de juin ; il y avait la trêve des longues nuits d'hiver...

Il y avait surtout cette secrète royauté : un sentiment de légitimité, de pleine appartenance au monde lorsqu'elle foulait la terre de ses très humbles possessions. Au cœur de ces travaux, il y avait ce sens.

Tu oublies, ô narratrice inconséquente, tu oublies Bastien, qui ne cessait pas de me peindre...

Recueillement de Clémence. Silence partagé.

La vie, Clémence. Il y avait ta vie.

- Toujours le même parcours, de ta maison aux champs, du jardin au verger ? N'en étais-tu pas lasse ?

Toujours les mêmes, aveugle narratrice ? Chaque jour différent...

Le cri de la première hirondelle zébrant le ciel encore blanc de l'hiver. L'éblouissement des vergers dans la fraîcheur d'avril. La caresse du soleil sur la plaine en gésine. Et ces longues lumières de septembre face à la lente montée des ombres. Le rougeolement des derniers feux d'automne sur les champs nettoyés. Ces cuves remplies de raisin bleu foulé par des hommes aux pieds nus comme des marinières. Et cette morsure du vent glacé qui vous coupe bras et jambes. L'éclat de perle de la neige. Son linceul de silence...

Et la lenteur du temps.

Ouvre les yeux. Regarde encore, narratrice. Ou plutôt demande tout cela à Bastien. C'est lui qui m'a appris à voir. Et à dire.

La visiteuse s'attarde aux limites du possible. Par chance, c'est mercredi, le musée fermera plus tard. Ne quitter Clémence qu'au tout dernier instant.

Ta vie, Clémence. Dis-moi ce qui te fait si entière, si accordée, comme on dit d'un violon ?

- La nature, bien sûr. Les champs immenses comme une mer féconde, le passage des saisons, les ciels changeants, toutes les fleurs et les fruits de la Meuse, la splendeur des lumières en automne, le silence glacé de la neige et cette fausse austérité des campagnes lorraines.

- Pas de réchauffement du climat ? Le globe en ordre ? Pas de pollution ? Pas de nappes phréatiques en souffrance ? Pas de trous dans l'ozone ?

Rien de tout cela, répond Clémence, dont les yeux noirs s'agrandissent d'effroi.

Pardonne, chère Clémence, cette incursion des barbaries futures au cœur de ton repos. Tu as eu assez de la tienne propre : cette guerre que tu as vécue enfant. Sans compter que tu as dû avoir ta part de la suivante...

Pas de solitude ou si peu. La vie est collective : famille toute proche, voisins immédiats. Il y a l'église et son curé, le maire et le garde-champêtre, quelques cafés, les veillées en hiver, la fête du village.

Et l'Histoire, la grande, dont on eût maintes fois aimé qu'elle passât plus au large. Il y a la vie.

La tienne, Clémence, que tu me dis si bien et que je bois comme on se désaltère aux sources.

Et le rythme du temps. « Il y a temps pour tout », disait la chère grand-mère de la narratrice. Ou encore : « Il y aura un demain ». On ne court pas après le temps. Le sombre mot de stress n'a pas encore fait son apparition, non plus que son cortège d'antidépresseurs.

- Tu idéalises, ô nostalgique narratrice. Tout n'était pas si rose. Ne sais-tu pas la pauvreté, les mendiants, les enfants abandonnés, le travail incessant, l'état de la médecine ?

- Je sais, ô lecteur informé, je sais... Mais je contemple Clémence, si incarnée, si juste, si harmonieuse...

Clémence, en toute modestie, n'a pas eu l'air

d'entendre. Mais la narratrice attentive a clairement perçu son léger soupir d'aise.

VII

Clémence, mon enfantine grand-mère, ma trisaïeule juvénile. Tu es aussi ma grand'mère très aimée et qui sut tout faire jusqu'à 90 ans bien sonnés.

Tu es, vénérable Clémence, tu es toutes nos grands-mères, de Lorraine et d'ailleurs.

Ton destin est absence d'aventures, paisible adhésion à l'ordre des choses.

Tu es une, entière, sans fracture inquiète, sans béance de regrets. Tu ne désires rien d'autre que ce que tu as. Tu fais corps avec ta vie. D'où cette profonde sagesse qui émane de toi, cette active allégresse qui te lie à la terre, fatigues y compris.

- De là ta grâce.

VIII

C'est à ta rencontre que je venais, sans le savoir, en ce soir pluvieux de fin d'hiver, pousser la porte de l'exposition Jules Bastien Lepage.

Sereine, tu es liée à l'essentiel. Tu en es l'Epiphanie. Tu nous dis la simple noblesse des travaux des champs. Tu les signes d'élégance. Grand merci à Bastien pour ce regard de respect sur le monde paysan.

Tu nous dis la simplicité. La joie. La féminité aussi. Tu nous dis l'harmonie.

Et pour finir la paix.

Tu nous dis, chère Clémence, tout ce que nous avons perdu. Tu nous dis tout ce qui nous manque. C'est pourquoi on ne peut te quitter.

T'ai-je assez regardée ? T'ai-je assez écoutée ? Les portes vont fermer.

Que je te garde au fond du cœur. Que je puise à ta sagesse profonde comme à une fontaine de vie. Ami lecteur, je t'offre Clémence afin que tu poursuives le dialogue.

*Clémence, ma mémoire enfouie.
Et soudain resurgie.*



Anne-Marie LIÉDOT est née en 1938 à Pierre-la-Treiche dans une famille VOSGIEN de vieille souche toulouise. Elle y possède encore la maison familiale où elle passe l'essentiel de ses vacances. Elle demeure en région parisienne où elle a suivi, en 1971, son époux en raison de ses obligations professionnelles.

Professeur de lettres après ses études au lycée de jeunes filles de Toul et la faculté des Lettres de Nancy, elle a enseigné à Mirecourt, Toul et Nancy.

Depuis son accession à la retraite, elle écrit, dit-elle, "quelques petites choses". Elle a obtenu, voici quelques années, le "Prix Stanislas" pour un récit d'enfance "un peu romancé".

Mariée, mère de deux grands enfants, grand-mère d'une petite fille de huit ans, elle est aujourd'hui lauréate du "Prix Moselly" grâce à sa nouvelle "Clémence" qui apporte une cure de jeunesse à notre prix au moment où l'on commémore le 100^e anniversaire du "Prix Goncourt" attribué en 1907 à notre chantre des campagnes lorraines, de ses gens et de ses traditions.



Les Foins, 1877, huile sur toile de Jules-Bastien LEPAGE, 181x199 cm. Musée d'Orsay de Paris.

CLÉMENTINE

*Adieu,
Meuse endormeuse...*

par Anne-Marie LIÉDOT

PRIX MOSELLY 2007



Saison d'octobre, récolte des pommes de terre, 1879, huile sur toile de Jules-Bastien LEPAGE, 181x199 cm. National Gallery de Melbourne.